



THIERRY METZ

L'HOMME QUI PENCHE

UN FILM DE
MARIE-VIOLAINE BRINCARD
OLIVIER DURY



D'APRÈS LES TEXTES DE THIERRY METZ, DITS PAR OLIVIER DURY - PRODUIT PAR CARINE CHICHKOWSKY - IMAGE : OLIVIER DURY - SON : PHILIPPE GRIVEL
MONTAGE : QUTAJBA BARAHMJI - MONTAGE SON ET MIXAGE : BRUNO GINESTET - ÉTALONNAGE : SERGE ANTONY - AVEC LES SOUTIENS
DU CNC, DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE, DU DÉPARTEMENT DU LOT ET GARONNE, DE CINÉFEEL DOTATION, DE LA PROCIREP - SOCIÉTÉ
DES PRODUCTEURS ET DE LANGOË, DE LA BOURSE BROUILLON D'UN RÊVE DE LA SCAM - AVEC L'APPUI DE L'AGENCE RÉGIONALE ALCA, DU BUREAU
D'ACCUEIL DE TOURNAGE DU LOT-ET-GARONNE - UNE PRODUCTION SURVIVANCE EN COPRODUCTION AVEC STUDIO ORLANDO ET THE SHOOTING

CAHIERS

REVUE DE PRESSE

**« Un film grave. Une élégie. Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury
ont réussi l'impossible :
donner à voir l'invisible poésie de Thierry Metz »**
Jérôme Garcin – L'Obs

« Un processus quasi physique d'évaporation »
Les Cahiers du Cinéma

**« Brincard et Dury réalisent une série d'études plastiques
tout à fait saisissante »**
Le Monde

**« Déambulation superbe dans la vie de celui qui se demandait
comment ne pas être ? »**
Le Canard Enchaîné

**« On ressent la présence d'un homme attachant
dont ces images font résonner le secret »**
Télérama

**« Un film lumineux, une sorte de film-clôture, le cadastre d'une vie
douloureuse qu'ont transfiguré l'exercice de l'écriture et la poésie »**
Les Fiches du Cinéma

**« *L'homme qui penche* réussit l'étonnant pari
d'un cinéma de révélation »**
Le Bleu du Miroir



HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

Il venait de publier « l'Homme qui penche », et puis il est tombé. Thierry Metz, 40 ans, a mis fin à ses jours, le 16 avril 1997, dans une chambre de bonne, à Bordeaux. Il sortait de l'hôpital psychiatrique de Cadillac, où il était entré de son plein gré afin d'endiguer son alcoolisme et de soigner sa mélancolie. Dans ce livre ultime et crépusculaire, il notait : « *Je suis là pour me sevrer, redevenir un homme d'eau et de thé. Je dois tuer quelqu'un en moi, même si je ne sais pas trop comment m'y prendre.* » Finalement, il a su. Depuis la mort, en 1988, du deuxième de ses trois fils, Vincent, 8 ans, fauché sous ses yeux par une voiture sur la nationale 113 qui bordait leur maison, près d'Agen, Thierry Metz n'avait cessé de pencher davantage. C'était pourtant un homme fort, au physique puissant, que longtemps les chantiers de terrassement avaient aguerri. Mais son âme était légère, fragile, aérienne. Un oiseau, sur un corps de portefaix. Les pieds dans le mortier, la tête dans les étoiles. Révélé avec « le Journal d'un manoeuvre », dont Jean Grosjean fut l'éditeur chez Gallimard, Thierry Metz était poète. Un poète qui célébrait, fût-ce au milieu des gravats, le « *travail de se simplifier* », s'imposait de « *ravitailler les maçons avant de ravitailler la langue* », s'en tenait au seul « *calendrier des soifs* », élevait à des hauteurs insoupçonnées ce que Georges Perros appelait une vie ordinaire et se demandait : « *Qui nous parlera de l'inachevé où nous sommes toujours ?* » « L'Homme qui penche » n'est plus seulement un livre, c'est désormais un film (en salles le 8 décembre). Un beau film grave. Une élégie. Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury ont réussi l'impossible : donner à voir l'invisible poésie de Thierry Metz et entendre ses silences de pierre. Leur caméra fixe un paysage du Lot-et-Garonne qui sort de la brume avec une lenteur majestueuse, arpente les chantiers de construction, pénètre dans la maison abandonnée où la famille connut le bonheur avant la mort du petit Vincent et avant le « *grenier des chagrins* », suggère le vieux piano d'où s'échappe un prélude de Bach, et s'installe au pavillon Charcot de l'hôpital de Cadillac, où l'ombre portée du poète semble encore veiller sur des solitudes, des détresses, des aliénations, des hébétudes qui serrent le cœur. Au médecin qui lui demandait « *Comment vous situez-vous aujourd'hui ?* », Thierry Metz avait répondu : « *Par là, pas loin. Mais pas dedans.* » Ce film, lui, est dedans. De plein air et dedans.

J. G.

L'Homme qui penche de Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury

Tombeau de Vincent

par Charlotte Garson

Comment faire film de l'œuvre et de la vie d'un poète sans illustrer ses textes, écraser l'image écrite sous la pauvreté référentielle du réel ? Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury semblent avoir pris pour mantra le dénuement de la fin de la vie de Thierry Metz (1956-1997), qui, quittant son domicile sans bagage pour s'échouer dans une chambre d'étudiant, écrit : « *Je n'emporte rien, puisque tout tient dans l'intime et immense espace du regard.* » Un champ, un arbre en son milieu, des oiseaux qui se posent sur les fils électriques et la brume qui se dissipe à mesure que le jour se lève : une telle ouverture ne pose pas comme programme une posture contemplative ou une ode à la nature, mais l'affirmation qu'au cinéma, comme Metz l'a dit pour la littérature, « *ce peu de choses, c'est tout un livre* » – l'intime et l'immense. Le pari est à la fois humble au possible et désespérément immodeste : que l'attention au moindre mouvement animal, végétal, humain, mécanique (on n'est jamais loin d'une route ou d'un cours d'eau), aux variations de lumière ou aux cris d'oiseaux, pointe par son acuité

à la fois vers le dedans (la première personne des textes lus off par Olivier Dury, qui y met peut-être trop « le ton ») et vers l'invisible. D'où cette double promesse de l'aurore du premier plan, à la fois mouvement centrifuge vers l'infini du hors-champ et clarté qui caractérise aussi l'écriture de Metz.

Nulle nébuleuse « poétique » en effet dans ce portrait posthume et oblique qui, suivant le fil de la vie et des recueils du poète-ouvrier, s'ancre successivement dans trois lieux. De rares cartons biographiques scandent le passage d'un endroit à l'autre selon un ordre discrètement chronologique, de *Journal d'un manœuvre* (succès qui révéla Metz en 1990) à *L'Homme qui penche*, écrit avant son suicide. La première partie est filmée sur un chantier, où l'on ne voit évidemment pas Metz lui-même, pas plus qu'on ne l'apercevra dans le centre hospitalier de Cadillac, où il a séjourné au milieu des années 90 et où finit le film. Mais sur le chantier, les ordres criés hors champ à un manœuvre qui empile des parpaings trop peu rapidement au goût du chef, le

caractère éprouvant et répétitif, restituent au présent à la fois la mise à l'épreuve du corps et une forme de nécessité, pour le poète qui voulait rester travailleur manuel, de « *ravitailler la langue* » par cette activité physique. Les plans souvent fixes, combinés aux lectures, permettent de saisir une transformation à l'œuvre chez Metz – un aller-retour constant entre une gravité terrienne et le motif récurrent de l'oiseau, un processus quasi physique d'évaporation (la première paie gagnée sur un chantier échangée contre un piano), de même qu'il a pu décrire sa tentative de sevrage alcoolique comme la nécessité de « *redevenir un homme d'eau et de thé* ».

Plus délicate encore à faire exister à l'écran est la fracture qui, en 1988, a brisé cette trajectoire : la mort à 8 ans de Vincent, deuxième fils de Metz, renversé par une voiture sur la route qui bordait la maison familiale, édifice que le film recèle, enseigne en son milieu. Le cadrage en révèle d'abord l'entour (les camions qui la frôlent, le bruit des trains hors champ), puis les flancs (un jardin broussaillieux), enfin l'intérieur désaffecté. Par la façon de filmer cette ruine récente, d'alterner l'intérieur et l'extérieur, de faire résonner la durée des plans avec des fragments comme toute peu nombreux, Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury questionnent la capacité de l'écriture à se saisir du « dehors » – jusqu'à son extrême, la perte d'un fils, et à l'évaporation de l'homme comme de l'œuvre. « *Écrire ayant vu mort l'enfant n'est plus écrire. Mais j'ai vu ce mot inhumain dit avant s'ouvrir et disparaître. Dehors.* » ■



L'HOMME QUI PENCHE

France, 2020

Réalisation Marie-Violaine Brincard, Olivier Dury

Image Olivier Dury

Montage Qutaiba Barhamji

Son Philippe Grivel

Montage son et mixage Bruno Ginestet

Production et distribution Survivance

Durée 1h35

Sortie 8 décembre

SURVIVANCE

LE MONDE – MERCREDI 8 DÉCEMBRE 2021

« L'Homme qui penche » : les mots du poète ouvrier Thierry Metz s'animent à l'image

Un duo de cinéastes signe un très beau film-essai autour de l'univers de l'auteur de « Journal d'un manœuvre ».

Par Mathieu Macheret

Aujourd'hui à 12h00.  Lecture 2 min.

 Article réservé aux abonnés



« L'Homme qui penche », film-essai de Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury.

L'AVIS DU « MONDE » – À NE PAS MANQUER

Faire entrer au cinéma la poésie a toujours relevé d'une gageure, tant il n'existe aucune commune mesure entre l'image animée et le mot, rien que de la distance et des horizons lointains. Le duo de cinéastes formé par Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury enjambe l'impasse de la plus belle des façons, avec un très beau film-essai qui prend acte de cette distance et parle la langue même de la poésie, en convoquant les écrits du poète ouvrier Thierry Metz (1956-1997). Considéré par beaucoup comme une plume majeure du XX^e siècle, Metz gagne d'abord sa vie sur les chantiers, dont il tire la matière de son premier recueil, *Journal d'un manœuvre* (1990), qu'il publie chez Gallimard à l'âge de 34 ans.

Un premier long plan donne le ton : un arbre au beau milieu d'une plaine

émerge peu à peu de la brume, tandis que des oiseaux se posent sur un des fils électriques comme autant de notes sur une partition. Ce jeu de formes au sein d'un paysage semble puiser aux mêmes sources d'inspiration que les poèmes de Metz. Plutôt que de documenter trop littéralement, Brincard et Dury filment des lieux anonymes qui résonnent avec le parcours de l'auteur : un chantier de construction proche de ceux où il a travaillé, une maison au bord de la route semblable à celle où son fils Vincent, 8 ans, mourut fauché par une voiture en 1988, un hôpital psychiatrique comme celui où Metz fut interné pour surmonter son alcoolisme en 1996, avant de se donner la mort, en 1997.

Economie de moyens radicale

Ils font entendre des passages de son œuvre, lus en voix off, tandis qu'à l'image se succèdent paysages, natures mortes, portraits, motifs et scènes de genre, comme des parcelles de monde. Ce faisant, le film se garde bien d'illustrer, mais laisse les mots de Metz retourner aux choses, aux matières, aux impressions lumineuses dont ils sont d'abord sortis.

Avec une économie de moyens radicale, Brincard et Dury réalisent ainsi une série d'études plastiques tout à fait saisissantes, autant de vues magnifiques glanées à la surface du réel – un sentier de forêt qui se perd dans les broussailles, un champ de tournesols aux lignes ondulantes, un éclat de soleil papillonnant sur un pan de mur. C'est la grande leçon qu'ils ont retenue de la pratique poétique de Thierry Metz : l'art peut être fait des choses proches, du vécu immédiat, de tout ce que l'on traverse et qui se trouve à portée de regard. Filmer comme on pose son chevalet au milieu d'un champ, ou comme on sort son carnet pour y griffonner quelques mots, tout imprégné encore du monde alentour.



🔊 [Film-essai français de Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury](#)
(1 h 35).

L'homme qui penche

Poète français reconnu par les plus grands, Thierry Metz a gagné sa vie comme manœuvre sur les chantiers de Lot-et-Garonne. Son œuvre est faite de l'observation de ses compagnons, de son cadre de vie, des siens. Il se situe lui-même « à contre-jour », se fondant dans la contemplation : « *Le véritable travail est de se simplifier.* »

Tout se brise lorsque son fils Vincent, 8 ans, fauché par une voiture, meurt dans ses bras. Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury donnent à voir, avec les mots (récités) du poète et ses images familières, des morceaux de son parcours, qui l'a mené au centre psychiatrique de Cadillac, où il s'est donné la mort en 1997, à 40 ans. Déambulation superbe dans la vie de celui qui se demandait : « *Comment ne pas être ?* » – J.-F. J.

L'HOMME QUI PENCHE

MARIE-VIOLAINE BRINCARD ET OLIVIER DURY



Rencontre avec un poète qui n'est plus. Dans les lieux où il a vécu, aimé, souffert après la mort d'un de ses trois fils, les réalisateurs ont retrouvé l'âme de Thierry Metz, qui s'est suicidé en 1997, à 40 ans. Une voix off fait entendre le souffle de ses mots comptés («*il n'y a plus que quelques gestes dans un grenier de chagrin*»),

rien d'autre n'est dit. Cette radicalité peut déranger nos esprits habitués à recevoir de l'information sur tout. Mais un vide se crée où l'on ressent la présence d'un homme attachant dont ces images font résonner le secret. Et après les avoir vues, on veut le lire, continuer l'échange. — **Frédéric Strauss**

| Documentaire, France (1h35).

LE BLEU DU MIROIR



L'HOMME QUI PENCHE

Thierry Metz (1956-1997) poète et manœuvre est un des plus grands écrivains de sa génération. Il modèle ses expériences par l'écriture et transforme chaque étape de vie en matériau poétique. Il donne une âme au chantier, aux paysages du Lot-et-Garonne, à la maison dans laquelle il vit. Le film retrace l'intensité tragique d'une vie entièrement consacrée à la création et propose un dialogue entre la poésie et le cinéma.

CRITIQUE DU FILM

En marge de l'actualité bruissante du cinéma, des sorties flamboyantes et des réceptions cuisantes, ***L'Homme qui penche*** arrive sur nos écrans sur la pointe des pieds, du fait d'un circuit de distribution fatalement confidentiel. Ni documentaire, ni fiction, c'est un **biop(oet)ic et une chambre d'écho, qui s'ouvre sur un havre et se referme dans un piège**. Ponctué de brefs repères biographiques, le film, à l'image de la vie du poète, voyage de la lumière à l'ombre, du labeur à la douleur.

Il fallait aux cinéastes trouver un régime d'images qui permette l'écoute des vers lus en voix off. Dans ce cadre visuel, le souffle de la poésie advient, sans

étouffer. **Évocations de lieux, d'ambiance, les prises de vue ont ceci de remarquables qu'elles tissent un récit tout en laissant une grande disponibilité d'écoute.**

Les textes sont tirés de sept recueils de l'auteur, de *Sur la table inventée* à *L'Homme qui penche* en passant par *Le Journal d'un manœuvre*. Thierry Metz a nommé comme personne le chantier, le travail harassant, le tunnel de la journée. Autodidacte, il a été manœuvre, maçon, ouvrier agricole dans le Lot-et-Garonne où il s'installe jeune avec sa famille bientôt composée de trois enfants. On voudrait tout recopier des textes lus mais on ne peut, et l'immense mérite du film est évidemment de donner le goût de lire ou relire cet immense écrivain.

« Sortir un instant de ces besognes qui n'écoulent pas ce que nous sommes. » La langue de Thierry Metz se glisse entre contemplation et scrutation pour dire les états du vivant. **« C'est samedi, les mains ne font rien. On entend les gosses qui jouent sur le sable et les voitures qui passent... Dans la maison les chaises bavardent. »** Simplicité d'un quotidien pénétré par le verbe. Des mots ordinaires qui ornent le minuscule d'une fruste noblesse.



Au détour d'un vers, le spectateur est soudain ébloui par une fleur de tournesol en très gros plan. Une joie macroscopique, presque une brûlure. Le 20 mai 1988, à la mort accidentelle de son fils Vincent, alors âgé de 8 ans, la vie du poète bascule.

« Tu es l'aile que l'ange envie dans sa ténèbres. »

« Rien que l'instant et son vide, son incohérence. »

La poésie de Thierry Metz s'assombrit alors que le couple éclate et que l'alcool absorbe le chagrin. **Le film épouse cette trajectoire comme on dévale du haut d'un ravin.** Le bonheur dilapidé transparaît dans le sillage d'une silhouette inaccessible qu'un sous-bois avale. Ce sont enfin les figures éteintes du Centre Hospitalier de Cadillac que filment Brincard et Dury, ce lieu même où Thierry Metz se donne la mort, le 16 avril 1997, à 40 ans.

« Je n'arrive plus à te rejoindre, je n'écirai plus. »

L'Homme qui penche réussit l'étonnant pari d'un cinéma de révélation. **Un film humble et bouleversant au sortir duquel la librairie ou la bibliothèque la plus proche du cinéma exerce sur le spectateur une irrésistible attraction.** Un film qui apprivoise aussi le silence et l'ombre. Un film de résistance au hachis et à la syncope dont l'époque est friande. Metz comme une rémission.

LES FICHES DU CINÉMA

L'Homme qui penche

de Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury

Avec *L'Homme qui penche*, film-poème à fêlure de peau, Marie-Violaine et Olivier Dury donnent à entendre, mais aussi à voir, quelques-uns des poèmes de Thierry Metz, poète essentiel disparu, trop tôt, à la charnière de deux siècles.



★★★ Quelle image donner de Thierry Metz, c'est-à-dire d'un des poètes les plus attachants du XX^e siècle, qui aura traversé l'existence aussi bien que la littérature contemporaine, d'un ouvrier dont le corps aura éprouvé le travail dans sa dimension la plus physique, sans laisser beaucoup d'images justement, qu'elles soient photographiques ou filmiques ? C'est à cette question qu'ont répondu - sans en avoir initialement l'intention peut-être - les auteurs de *L'Homme qui penche*, titre éponyme du dernier recueil de Thierry Metz paru peu de temps avant que celui-ci ne mette fin à ces jours à l'âge de quarante-et-un an. Fruit d'un travail de prises de vues de plusieurs années, le film entremêle des plans de paysages agonais d'où l'écrivain était originaire, de la maison, aujourd'hui à l'abandon, où il vécut avec femme et enfants, des lieux comparables à ceux où il a pu exercer ses activités d'ouvrier agricole, de maçon, de manœuvre de chantier, de l'institution psychiatrique enfin où il a tenté de soigner l'alcoolisme où l'a fait sombrer la mort accidentelle, à huit ans, de l'un de ses trois enfants, à la voix off d'Olivier Dury qui lit des textes extraits des principaux livres du poète. À savoir *Journal d'un manœuvre* ; *Sur la table inventée* ; *Lettres à la bien-aimée* ; *Entre l'eau et la feuille* ; *Carnet d'Orphée et autres poèmes* et bien entendu *L'Homme qui penche*. Il s'ensuit un film lumineux, une sorte de film-clôture, le cadastre d'une vie douloureuse qu'ont transfiguré l'exercice de l'écriture et la poésie. Une succession de plans où, dans une temporalité parfaite, des poèmes s'énoncent en un bel effet de douceur et de proximité malgré, encore une fois, une tristesse infinie née des irrévérences du destin. Où de temps à autre viennent s'intercaler des cartons qui, pour éclairer

DOCUMENTAIRE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

D'après : l'ouvrage de Thierry Metz [1997] Images : Olivier Dury
Montage : Qutaiba Barhamji Son : Philippe Grivel Production : Survivance Productrice : Carine Chichowsky Distributeur : Survivance.

95 minutes. France, 2020
Sortie France : 8 décembre 2021

dans quelles circonstances biographiques ces poèmes ont été écrits, n'en fonctionnent pas moins comme des plans animés d'une beauté propre. Ainsi *L'Homme qui penche* (le film) permet de découvrir ou de reconnaître le talent d'un poète dont l'importance se mesure chaque jour un peu mieux par ailleurs. Il suffit d'écouter les textes relatifs au travail, au chantier, à la fatigue des corps, pour se sentir gagné par de très vives émotions, par le sentiment de la beauté et de la profondeur à laquelle Thierry Metz est allé la chercher. Mais ce qui surprend peut-être davantage encore c'est le talent dont ont fait preuve Marie-Violaine Brincard et Olivier Dury en réussissant à faire du cinéma à partir de quelques paysages, d'un arbre dans la brume, d'une maison en ruine, de corps que malmènent la vie, le travail et la souffrance en écho ou en correspondance, au sens le plus baudelairien du terme, à des poèmes aussi simples que profonds. Impossible ainsi de résister au plaisir violent de citer l'un de ces textes :

"Des travaux, des besognes...

Je sais : le soleil m'avait prévenu. Je n'attendais pas autre chose. Que des pierres, des gravats, des lenteurs... Qu'importe
Pourquoi bavarder là-dessus ?

Dehors tu ne serais qu'un passant. Ou un renard.

Ici : ton silence est la caverne du dieu. Tes gestes ont une âme." _R.H.

Visa d'exploitation : 146489, Format : 1,33 - Couleur - Son : Dolby SRD.

AUTRES CHRONIQUES

Pour le cinéma

<https://www.pourlecinema.com/lhomme-qui-penche/>

Le Mag du ciné

<https://www.lemagducine.fr/cinema/critiques-films/l-homme-qui-penche-film-avis-10042904/>

Jeune cinéma

<http://www.jeunecinema.fr/spip.php?article4459>

Vieille Carne

<https://vieillecarne.com/lhomme-qui-penche-pour-le-premier-et-le-dernier-plan/>

Couleur Bulle

<https://couleur-bulle.fr/thierry-metz-lhomme-qui-penche/>

Sens Critique

https://www.senscritique.com/film/L_Homme_qui_penche/critique/254834376